

Mercredi 28 janvier 1970

I

L'ENNUI

— Inspecteur Martinez, vous ne pouvez pas continuer ainsi !

Tel un prisonnier, condamné à une lourde peine, barrant sur son calendrier mental les journées déjà passées, le commissaire Blanc avait asséné cette sentence qu'il pouvait s'appliquer à lui-même. Vieux flic et surtout vieux fonctionnaire, il n'attendait que la retraite. Les cheveux totalement blancs, les sourcils abondants, charbonneux et toujours froncés, lui donnaient une mine boudeuse à l'image de sa mauvaise humeur quotidienne.

J'avais donc appris à ne jamais le contrarier :

— D'accord avec vous, patron.

— J'ai choisi Vincennes pour y finir ma carrière. Et j'ai eu raison : en mai 68, nous avons eu une paix royale. Jusqu'à ce qu'Edgar Faure ait convaincu le gouvernement de créer une université expérimentale sur un ancien terrain de l'armée. Idée géniale pour Paris ! Si les gauchistes s'y intéressaient, ils foutraient le bordel mais extra-muros et tant pis pour les Vincennois ! Nous y sommes et je n'ai pas l'intention d'être empoisonné par ces

petits merdeux pendant les deux ans qu'il me reste à tirer...

— Je compatis, patron, mais en quoi suis-je...

— J'y viens. Vous n'êtes pas à votre aise parmi nous. Je ne suis pas dupe et je vous comprends. A Bâb-el-Oued pendant la guerre d'Algérie, flingué à Marseille par des types du SAC, vous êtes un homme d'action et chez nous, en dehors des vols à la tire ou de bagnoles et les putes du Bois, pas d'affaire excitante. Or, depuis la rentrée universitaire, plusieurs échauffourées ont eu lieu entre étudiants et, cerise sur le gâteau, il y a quarante-huit heures, on y a découvert le cadavre d'un projectionniste, un certain Jacques Couverture dont la mort serait d'origine suspecte...

— J'ai lu ça dans *Le Monde*.

— De plus, vous lisez *Le Monde* ! Parfait...

— Parfait ? En quoi est-ce...

— Comme vous le savez, la fac est chez nous mais, officiellement, en territoire parisien. L'inspecteur Adrien, chargé de l'enquête, s'est heurté à un mur de silence. Aucun indice, aucune piste.

— Je connais. J'ai eu le même problème à Marseille dans une cité universitaire...

— Bref ! On me demande de veiller au grain, d'éviter que les choses ne dégénèrent, éventuellement, de fournir une ébauche de piste à votre collègue. J'ai aussitôt pensé à vous.

— Pourquoi ?

— Parce que vous n'habitez pas dans le coin. Vous êtes nouveau et vous vous ennuyez. Aussi, je

vous propose une mission : infiltrer les extrémistes en vous faisant passer pour un étudiant sympathisant.

— J'ai bientôt quarante ans ! Un peu vieux pour me remettre aux études, non ?

— Selon mes sources, il y a de tout parmi ces étudiants puisqu'il n'est pas nécessaire d'être bachelier. De plus vous avez une licence de lettres, donc suffisamment de culture pour vous déplacer sans complexe dans cet univers...

— Ça ne m'emballa guère...

— Vous n'aurez plus à venir au commissariat pendant le reste de l'année universitaire. Vous serez détaché, en quelque sorte...

— Ah !... Sous cet angle...

— Je savais bien que vous marcheriez.

— J'ai carte blanche ?

— Certainement pas. Vous êtes un type intelligent. Réfléchissez à une stratégie et revoyons-nous pour fixer un protocole : nouvelle identité, mode de contact, rythme des rapports, lieux de rendez-vous, etc. Pour que ça marche sans vous griller en deux minutes, vous n'aurez à rendre de compte qu'à moi et hors cadre.

— En ce qui concerne Jacques Couverture ?

— Je vais vous donner les coordonnées de l'inspecteur Adrien et une copie du dossier. Si vous avez du nouveau, vous l'informez en direct, pour le reste, agitation ou actions violentes, vous traitez avec moi. Est-ce que ça vous va ?

Ça m'allait. Je suis sorti du bureau, les éléments du dossier sur la mort de Jacques Couverture sous le bras, aussi heureux qu'un taulard à l'annonce d'une mise en liberté provisoire. Cette mission était une aubaine qui me permettait d'échapper à l'ennui apparent. En réalité, depuis un an, je m'étais enfoncé dans une profonde mélancolie. Changer de ville, si belle fût-elle, n'avait pas changé ma vie, toujours imprégnée de douleur et de culpabilité. Hormis Louis pour lequel je n'avais ni estime ni amitié, je ne voyais personne. Je ne m'étais lié à aucun de mes collègues ; mes deux derniers partenaires, Choukroun à Alger et Khoupiguian à Marseille, disparus corps et biens, choisir la solitude m'avait semblé plus sage.

Quant aux femmes, désormais, elles n'existaient à mes yeux qu'en images, vingt-quatre par seconde, couleurs ou noir et blanc, projetées dans la multitude de salles parisiennes ou "sur l'écran noir de mes nuits blanches". Le désir, lui, s'était égaré entre Marseille et Paris, entre Irène et moi. Depuis plus d'un an, le flic était en sommeil, l'homme en hibernation. Depuis plus d'un an, Paco Martinez n'existait plus vraiment...

Nul ne connaissait les vraies raisons de ma mutation, mais chacun, à sa manière, avait son hypothèse. On ne quittait pas le Sud pour le Nord, surtout si, comme moi, on avait passé trente ans de sa vie au sud du Sud !

Les méchants supposaient que j'avais trempé dans des combines louches – normal, pour un flic marseillais –, les gentils que j'y avais vécu un chagrin d'amour – évident pour un romantique de Bâb-el-Oued –, les indifférents qu'un type de quarante balais, célibataire et sans enfant pouvait – quelle chance ! – aller où bon lui semblait. D'une certaine façon, tous avaient raison : après avoir été entraînée, malgré elle, dans une de mes enquêtes aux conséquences désastreuses, Irène m'avait quitté ; j'avais demandé un poste d'inspecteur principal à Paris, on m'avait proposé Vincennes. J'avais accepté parce qu'il me fallait fuir et vite avant de changer d'avis, de renoncer à mon renoncement.

J'étais arrivé dans la capitale pendant l'été 1968 : la ville s'était remise de ses émeutes, barricades et grèves, le pays de sa peur bleue du rouge.

Les élections législatives avaient donné une majorité absolue à la droite, Pompidou cédé la place à Couve de Murville. Les purges avaient commencé, balayant tous ceux qui avaient remis en cause le pouvoir.

Les travailleurs s'étaient remis à travailler, les étudiants à étudier.

Les Shadocks avaient été expulsés des petites lucarnes, *Le Fugitif* le resterait durablement puisque la diffusion du feuilleton avait été interrompue avant l'épilogue.

Et toujours, toujours le même président, comme disait la chanson de Michel Delpech : de Gaulle.

J'avais erré dans Paris à la recherche d'un gîte. Hors de question pour moi d'habiter à Vincennes. Trop bourgeois, trop province à mon goût.

Après le Barrio Gótico de Barcelone, la Bassetta d'Alger, la Plaine de Marseille, quel territoire me réservait Paris ? Une certitude, je ne me sentirais à l'aise qu'en milieu populaire.

Alors que je traînais dans le quartier des Halles, aux alentours des pavillons Baltard, j'y ai croisé une silhouette connue, Louis Renucci : jeune proxénète corse, plutôt intelligent et atypique que j'avais côtoyé plus d'une fois chez Ernestine à Marseille. Il avait déplacé son activité rue Saint-Denis où il venait d'acquérir un local commercial :

— Tu vas y mettre tes filles en vitrine comme à Amsterdam ?

— Pas du tout, *gàrri*. Des livres, des images et du matériel. Tout sur le cul. Y a un marché pour ça...

— Y en a toujours eu...

— Ouais, mais avant, on se passait des cartes à jouer de femmes à poil, des photos pornos ou des super-8 sous le manteau. Moi, je vais centraliser tout ça et les gars pourront faire leurs courses comme dans un Monoprix : rayon "vêtements", lingerie féminine et masculine sexy ; rayon "accessoires", godes pour les dames, poupées gonflables pour les messieurs, fouets, menottes et masques pour les sadomasos ; rayon "droguerie", capotes, lubrifiants et crèmes stimulantes ; rayon "alimentaire", épices et boissons aphrodisiaques ; enfin la traditionnelle librairie et ses revues cochonnes, quelques films

“spécialisés”, sans oublier la littérature érotique pour les intellos.

— Où vas-tu trouver tout ça ?

— Je pars demain à Copenhague au premier Salon de l'érotisme. Les Nordiques ont un cul d'avance sur nous.

— Tu crois que ça va marcher ?

— A Marseille ou dans n'importe quelle ville de province, peut-être pas. Mais à Paris, oui. Ici, l'anonymat est roi. De plus, dans le coin, avec les Halles, les mâles ne manquent pas et, la nuit, tous les hommes sont gris. Et toi, en vacances ou en mission pour une enquête ?

— Non, désormais je bosse à Vincennes.

— Vincennes ? tu t'es tiré de Marseille ?

— Ouais.

— Avec la belle rousse ?

— Non.

Après m'avoir observé un bref instant, il avait compris et enchaîné :

— Que devient notre amie Ernestine ? Toujours dans son restau ?

— Non. Elle a été vitriolée...

— Merde ! Un client ?

— Non. Une longue histoire... J'aimerais bien trouver une piaule dans le coin. Tu as des tuyaux ?

— Les seuls qui m'intéressent, c'est sur les canassons.

— Tu sais, les écuries, c'est pas mon truc.

— Je dois pouvoir te trouver un poulailler. Repasse dans une quinzaine, à la boutique...